

Arnaud de la Croix

Degrelle

Racine

Du même auteur

Treize livres maudits, Racine, 2016.

La Religion d'Hitler, Racine, 2015.

Les Templiers, chevaliers du Christ ou hérétiques ?, Tallandier, 2014.

Les Illuminati. La réalité derrière le mythe, Racine, 2014.

Hitler et la franc-maçonnerie, préface de François Delpla, Racine, 2013 ; Tallandier, 2014 pour l'édition de poche. Ouvrage traduit en néerlandais.

L'École de la nuit, introduction à la magie noire, Camion noir, 2009.

Hildegarde de Bingen, la langue inconnue, Alphée, 2008.

L'Âge des ténèbres. La christianisation de l'Occident, Labor, 2006.

L'Ordre du Temple et le reniement du Christ, Éditions du Rocher, 2004.

Les Templiers. Au cœur des croisades, Éditions du Rocher, 2002. Ouvrage traduit en espagnol, en roumain et en polonais.

Arthur, Merlin et le Graal, un mythe revisité, Éditions du Rocher, 2001.

L'Érotisme au Moyen Âge, Tallandier, 1999, 2003, 2013 pour l'édition de poche. Ouvrage traduit en allemand, en estonien, en japonais, en portugais et en polonais.

Sur les routes du Moyen Âge, Éditions du Rocher, 1997. Épuisé.

Photo de couverture : Léon Degrelle, 1944. DR

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2016

Tour & Taxis, Entrepôt royal

86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles

www.racine.be

D. 2016, 6852. 14

Dépôt légal : juillet 2016

ISBN 978-2-87386-982-3

Imprimé aux Pays-Bas

« Les chiens sont fidèles à la connaissance qu'on en a.
Les hommes le sont moins.
Avec eux, on n'est jamais sûr. »

José Streel,
La Révolution du vingtième siècle

AVANT-PROPOS

Est-il encore possible, en 2016, plus de 70 années après la fin de la Seconde Guerre mondiale, d'apprendre quelque chose de neuf sur la personne et/ou sur l'action de Léon Degrelle? Telle est la question que pourrait à bon droit se poser l'historien de métier à l'annonce de la publication de l'ouvrage consacré par Arnaud de la Croix au ci-devant « chef de Rex ».

La réponse est simple.

Oui, évidemment. Car l'Histoire est l'objet d'une réécriture constante, en fonction des personnes et des époques, et Léon Degrelle, dans son parcours politique météorique et dans son point de chute final, continuera sans doute longtemps à interpeller l'« honnête homme » désireux d'appréhender l'histoire de son pays... mais aussi de « moins honnêtes gens ». Ceux-ci seront, au mieux, attirés par le côté picaresque du personnage, mi-condottière, mi-pamphlétaire. Ou, au pis, adolescents attardés, ils seront fascinés par l'engagement guerrier extrême du soldat politique, au service des sombres démons du nazisme...

Faut-il le préciser? Dans le cas d'Arnaud de la Croix, ce sont les racines intellectuelles, idéologiques de Degrelle qui ont retenu la meilleure part de son attention. Et comme il le montre bien, celles-ci, au lendemain de la « Grande Guerre », n'ont vraiment rien d'original, même si on se situe dans le cadre belge: il s'agit du nationalisme intégral porté sur les fonts baptismaux deux décennies plus tôt par Charles Maurras et ses épigones de l'école néo-royaliste de l'Action française. Un nationalisme intégral volontiers ligueur et polémisant, réactionnaire au sens premier du terme et prompt à dénoncer véhémentement les ennemis de la Cité: la Révolution, les politiciens, les francs-maçons, les « métèques », les juifs – et accessoirement les protestants... Bref, pas mal de monde.

Telle quelle, dans le contexte de la Belgique de l'après-Première Guerre mondiale, avec un Parti catholique qui venait de perdre sa primauté dans la direction du pays, cette école de pensée eut un impact important sur les jeunes bourgeois francophones d'obédience chrétienne qui se sentaient proches de l'Action catholique de la jeunesse belge, destinée à parfaire leur formation « spirituelle ». C'est dans cette structure que Degrelle et pas mal de ses amis eurent l'occasion de communier dans le mépris du parlementarisme par essence corrompu (car s'appliquant à diviser la Nation) comme dans la haine de la révolution sous toutes ses formes – hormis une certaine tendresse (prudente) pour la révolution fasciste italienne. Après tout, celle-ci, même si elle s'était opérée en dehors de l'Église, n'avait-elle pas redonné des lettres de noblesse aux idées d'ordre et d'autorité tout en éliminant le « marxisme » ? Et surtout, n'avait-elle pas « secoué le cocotier », donnant sa chance à toute une jeune génération dans le cadre d'un « État nouveau » ?

Vu son âge, sa matrice sociologique et sa personnalité particulière combinant à la fois intelligence certaine, extraversion poussée, volonté de puissance et arrivisme frénétique, Degrelle ne pouvait qu'être sensible aux sirènes du maurrassisme dans un premier temps, à celles du fascisme italien puis du national-socialisme dans un second. Ce qui est important à souligner, c'est qu'un certain nombre de ses contemporains évoluant dans la mouvance de la droite catholique subit peu ou prou, un temps, une part de cette attraction. Si, finalement, peu se laissèrent glisser jusqu'au nazisme, beaucoup se montrèrent un temps (1936 ? 1940 ?) tentés de reprendre une partie du programme qui de l'Action française, qui du fascisme à la sauce romaine, en lui donnant une couleur locale. Le mérite d'Arnaud de la Croix sera peut-être d'avoir rappelé l'existence et les petits calculs de ces personnes, de ces notables de la vieille droite au grand public.

Plus intelligents, plus politiquement matures que Degrelle... ou déjà solidement installés dans les antichambres du pouvoir et n'ayant rien à gagner dans une aventure de type nationaliste-révolutionnaire, ces gens généralement bien informés et de sens rassis purent résister aux tentations du fascisme et réussirent à rester, même dans les heures troubles de l'An 40 dans une pénombre propice...

Degrelle n'eut pas cette prudence, optant à partir de son échec électoral contre le Premier ministre Van Zeeland (avril 1937) pour

une course vers la radicalité, passant du populisme poujadisant mais « bien de chez nous » au nationalisme fascistoïde. La guerre et l'Occupation venues, cette fuite en avant, jointe à un opportunisme myope, l'amena en fait à pratiquer la politique du pire, c'est-à-dire à adhérer à son de trompe à l'engagement le plus extrême au service du nazisme, sous l'uniforme de la SS. Et cela, à un moment où le *Reich*, en butte à une coalition mondiale, n'avait plus aucune chance de succès sur le terrain.

Ce faisant, il s'acquit, certes, à l'avant-dernier quart d'heure, le soutien de ses maîtres gammés, tout en achevant de se perdre au regard de l'immense majorité des Belges francophones. Au moment de l'ultime débâcle, sauvant sa peau *in extremis* dans une folle échappée vers l'Espagne, la victoire alliée le figea dans la posture du traître et du dernier des nazis. En même temps, elle brouilla les mémoires et fit oublier que ce traître, que ce nazi avait été, un temps, à la charnière des années 1920 et 1930, l'un des brillants espoirs de la famille chrétienne de Belgique... Mais dans le cas présent, oublier ce passé, n'était-ce pas aussi éviter de s'interroger sur celui de certaines élites belges et sur leur vision tant des fins qu'elles assignaient à la société que de la place qu'elles entendaient y tenir ?

Alain Colignon

Historien attaché au Cegesoma

(Centre d'études et de documentation Guerre et Sociétés contemporaines)

AVERTISSEMENT

Pour la première fois, je pratique une incursion dans le domaine de la biographie, du grec *bios*, « la vie », et *graphein*, « écrire ».

Curieusement, s'il a beaucoup été écrit au sujet de Degrelle et si lui-même n'a jamais cessé de raconter sa vie, une biographie politique couvrant l'ensemble de la trajectoire du chef de Rex n'avait, à ma connaissance, pas encore été entreprise.

Après mûre réflexion, j'ai pris la décision de me limiter à cet objectif: écrire la vie du personnage, depuis sa naissance à Bouillon en 1906 jusqu'à sa mort à Malaga en 1994, sans y ajouter de conclusions.

Au contraire des admirateurs et des contempteurs de ce personnage controversé, j'ai décidé de laisser au lecteur la liberté de se forger son opinion.

J'ai cependant jugé utile de demander à deux experts, le premier de l'histoire de Degrelle et de la Seconde Guerre mondiale et le second de l'idéologie nazie, de bien vouloir enrichir ce livre de leurs réflexions, respectivement sous la forme d'un avant-propos et d'une postface. Qu'ils en soient remerciés.

Je dédie cet ouvrage à la mémoire de mon père, Paul de la Croix (1923-2009), qui a eu 20 ans à Bruxelles sous l'Occupation et m'a souvent parlé de cette période.

Première partie

UN JEUNE HOMME PRESSÉ
(1906-1939)

Chapitre I

LE TESTAMENT DE GODEFROID DE BOUILLON

Léon Degrelle naît à Bouillon le 15 juin 1906. «Un peu avant neuf heures du soir, quand le soleil s'éteignait sur les centaines de roses pourpres de la vieille maison familiale¹.»

Dans cette petite ville ardennaise ayant longtemps appartenu à la France, qui ne compte pas plus de 3 000 habitants à l'époque (elle en compte environ 5 500 à présent), il grandit à l'ombre d'une légende.

Les maisons qui s'étirent le long de la Semois sont en effet surplombées par la silhouette massive du château. Dressée sur son éperon rocheux, la forteresse médiévale, nul ne l'ignore, appartenait à Godefroid de Bouillon, qui la mit en gage auprès du prince-évêque de Liège afin de pouvoir financer sa participation à la première croisade.

Degrelle, enfant, est fasciné par le personnage et par son épopée. En 1945-1946, sur son lit d'hôpital en Espagne, rescapé de la débâcle des troupes du Grand *Reich* allemand, il se souviendra en termes nostalgiques de la vie à Bouillon :

« Nous n'étions, gens des bois profonds, que des manants.

Mais dans nos cœurs tous droits, ignorant le tragique,

Passait toujours la foi et la ferveur épique

Des Croisés qui quittaient, voilà près de mille ans,

Nos vallons inconnus, les petites mesures. »

En 1848, la nation belge, née d'une révolution dix-huit ans plus tôt, se cherchait des héros fondateurs, à l'instar d'un Clovis ou d'un Charlemagne en France. Godefroid de Bouillon, qui parlait, dit-on, le tudesque et le français, anticipait en quelque sorte sur ce bilinguisme qui faisait la singularité du jeune royaume. Il constituait donc une figure idéale.

1 On trouvera en fin de volume, p. 181, l'ensemble des notes et références.

Sur la base d'allégations dues au chroniqueur médiéval Jacques de Vitry, on prétendit que le héros de la première croisade était natif de Baisy-Thy en Brabant. Cependant, ce grand seigneur, duc de Basse-Lotharingie, descendant de Charlemagne par sa mère, était né Godefroid de Boulogne.

Le 15 août 1848, on inaugura en grande pompe sa statue équestre au cœur de Bruxelles, sur la place Royale, où il trône et caracole aujourd'hui encore, l'étendard au poing.

Le discours d'inauguration de ce monument patriotique par le ministre de l'Intérieur Charles Rogier constitue un morceau d'anthologie :

« Celui dont nous venons inaugurer l'image occupe une si grande place dans l'histoire de la civilisation chrétienne qu'il suffirait à lui seul pour glorifier à jamais sa patrie. Heureuse mission de l'artiste à qui il est donné de ressusciter, par la forme de l'imagination et le prestige du talent, ces grandes images populaires ! Heureuse et sainte mission ! Ce n'est pas seulement un spectacle offert à l'œil émerveillé, c'est un enseignement sublime et toujours vivant des vertus fortes, des pieux dévouements ; c'est une source de fiers souvenirs et d'émotions graves toujours ouverte au cœur de la nation. »

Les historiens belges des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, du baron de Reiffenberg au populaire Jo Gérard en passant par Henri Pirenne, ont magnifié à l'envi la figure de celui qui, après la prise de Jérusalem en 1099 par les croisés, aurait refusé de porter une couronne d'or là où Jésus-Christ avait porté une couronne d'épines.

Godefroid accepta en effet de porter le titre d'*Advocatus sancti Sepulcri* (avoué du Saint-Sépulcre), qu'avait préalablement refusé son rival Raymond de Saint-Gilles. Ce titre d'avoué n'était rien d'autre que celui réservé, en Occident, aux seigneurs commis à la défense des terres appartenant à l'Église, les dignitaires religieux ne pouvant verser le sang. Le frère de Godefroid, Baudouin de Boulogne, lui succédant à sa mort en 1100, porterait, lui, le titre de roi de Jérusalem.

Mais le personnage n'était pas seulement vêtu de probité candide. Âpre au gain – il aurait extorqué la dot de sa mère et rançonna certainement, en Rhénanie, les Juifs rencontrés sur sa route vers la Terre sainte –, Godefroid était par ailleurs le vassal de l'empereur d'Allemagne Henri IV et son allié dans la lutte menée par ce dernier contre le Saint-Siège. Il s'était pourtant placé au service du pape en devenant l'un des chefs de la croisade.

S'agissait-il pour lui de recueillir l'indulgence plénière promise, lors du concile de Clermont en 1095, par le pape Urbain II ?

Le souverain pontife avait en effet proclamé, selon le témoignage contemporain de Foucher de Chartres :

« Si ceux qui iront là-bas perdent leur vie pendant le voyage sur terre ou sur mer, ou dans la bataille contre les païens, leurs péchés seront remis en cette heure... »

Ou bien Godefroid, revenu souffrant de la prise de Rome en 1080, expédition punitive dans laquelle il avait accompagné l'empereur germanique, avait-il connu une forme de conversion spirituelle ?

Nous n'en saurons sans doute jamais rien, mais l'important est de voir que ce personnage ambivalent apparaîtrait, aux yeux du jeune Léon Degrelle, pétri de foi catholique, comme une figure héroïque, celle du guerrier vouant son existence à une cause grandiose.

En 1936, alors âgé de 30 ans, il déclare à l'écrivain français Robert Brasillach :

« Quand on pense à ce qu'on a pu faire dans le passé, quand on pense qu'il y a eu les croisades, ces milliers d'hommes partis pour délivrer le tombeau du Christ, on ne peut plus désespérer des hommes : ils sont capables de tous les efforts. »

Lorsque, le 22 juin 1941, Hitler déclenche l'opération Barbarossa, lançant les armées allemandes à l'assaut de l'Union soviétique, très rapidement, cette opération destinée à faire des pays slaves le *Lebensraum*, l'espace vital nécessaire selon le *Führer* à la colonisation germanique, est présentée comme une « croisade de l'Europe contre le bolchevisme ».

Cette appellation trompeuse, destinée à mobiliser les « alliés » du *Reich* dans une offensive censée rappeler le passé glorieux des croisades, n'est certainement pas le fait d'Hitler, qui méprise le christianisme d'origine juive. Elle doit tout à l'ingéniosité de son ministre de la Propagande, Joseph Goebbels.

Quinze jours à peine après le lancement de l'offensive, le 8 juillet 1941, est créée la Légion des Volontaires Français (LVF). Significativement, une affiche destinée au recrutement de ces volontaires montre à l'avant-plan un chevalier casqué, l'épée dans la main droite et le bouclier au poing. Dans le fond, une ville, rouge, est la proie des flammes, tandis que les drapeaux européens sont brandis par une troupe compacte d'hommes en uniforme *feldgrau*, le gris-vert des uniformes allemands. Au centre se détache l'étendard de l'Allemagne

impériale et national-socialiste. Et au bas de l'affiche, on peut lire ce slogan :

« LA GRANDE CROISADE. Légion des volontaires français contre le bolchevisme. »

Ce même 8 juillet, *Le Pays réel*, le quotidien mis sur pied par Degrelle, clame en première page :

« LA BELGIQUE PARTICIPERA À LA CROISADE CONTRE LE BOLCHEVISME. Un corps franc « Wallonie » va partir pour le front russe. »

Degrelle signe un éditorial appelant aux armes, qui s'achève par ces mots :

« Soyez des soldats, soyez des hommes !

La révolution se fait dans le sang.

Voici le temps des fusils et des épées ! »

Ces épées, en plein ^{xx}e siècle, ont quelque chose d'incongru, à moins, précisément, d'en référer à la mythologie des croisades. Dès le mois de juin, une brochure de propagande circule en Wallonie et surtout à Bruxelles, montrant une épée fichée en plein cœur de la Russie soviétique et proclamant : « La croisade de l'Europe contre le bolchevisme ».

Ce n'est cependant que le 21 juillet 1941, jour de la fête nationale belge, que Degrelle annonce, devant 3 000 de ses partisans réunis à Liège, sa décision de s'engager lui-même au sein de la Légion Wallonie.

F. Bernard de Raedt écrit à cette occasion : « La Légion Wallonie part en croisade antibolchevique. Comme en 1099, un enfant de Bouillon entraîne les volontaires. »

Le premier contingent de volontaires, formé de près de 900 hommes, prend le départ pour le front de l'Est le 8 août 1941. Après un rassemblement et un bref discours du chef de Rex dans le grand hall du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, la troupe va défiler, musique militaire allemande en tête, dans les rues de la capitale.

Sous un crachin persistant, le contingent croise, place Royale, la statue de Godefroid de Bouillon. Et l'on entend l'un des légionnaires s'exclamer : « Godefroid, voici tes nouveaux croisés ! »

Revenant avec amertume sur ces événements vers 1950, dans son exil espagnol, Degrelle écrira :

« J'avais rêvé d'un siècle de Chevaliers, forts et nobles, se dominant avant de dominer. *Dur et pur* disaient mes bannières. Je me sens balourd avec mon ballot de rêves passés. »

Il faudra attendre les années 1980 pour le voir, finalement, rompre avec l'héritage des croisades. Il confiera alors à Jean-Marie Frérotte :

« Maintenant je n'admire plus du tout ça. De quel droit on a fait mourir des centaines de milliers de personnes pour aller sauver le tombeau de Jérusalem, qu'on pouvait avoir sans se battre ? Il y a le cas très frappant de Frédéric II, qui était parti de Sicile, qui était devenu l'ami de tous les Arabes qui, au fond nous apportaient la civilisation. Nous leur devons la civilisation médiévale.

Eh bien, il est allé à Jérusalem, il y est entré pacifiquement d'accord avec le roi d'Égypte, sans bagarre. Mais les croisés, c'étaient des hordes de bandits épouvantables. Alors, voyez des Blancs avec des idées religieuses qui se livraient à des massacres, à des pillages. Et même des choses qui paraissaient aussi simples, comme la reconquête de l'Espagne du Sud, ça a été aussi une grande entreprise de confiscation et d'extermination... »

Pareille volte-face était dans l'air du temps : les historiens occidentaux, dans les années 1980, qu'il s'agisse des grands médiévistes Georges Duby et Jacques Le Goff ou de l'écrivain Jacques Benoist-Méchin, condamné à mort en 1947 pour faits de collaboration avant d'être gracié, auteur en 1980 d'un *Frédéric de Hohenstaufen : le rêve excommunié*, tous visaient à réhabiliter la figure hors normes de Frédéric II.

Surnommé par ses contemporains *Stupor mundi*, la « stupeur du monde », cet empereur cultivé entretenait à sa cour de Palerme des savants chrétiens mais aussi musulmans (et juifs). Il signa un accord diplomatique avec le sultan d'Égypte al-Kamil, aux termes duquel, sans coup férir, il se couronnait lui-même roi de Jérusalem en 1229.

Derrière l'apparente ouverture d'esprit dont semble faire montre Degrelle à cet égard comme au sujet de la Reconquista (la reconquête de l'Espagne islamisée par les rois chrétiens), on peut lire en filigrane l'admiration qu'il porte à un empereur germanique qui défia le pape – le Degrelle des années 1980 aura cessé d'être pieux – et qui fit alliance avec les musulmans. De surcroît, nombre d'Arabes, comme les appelle Degrelle, sympathisent après-guerre avec les rescapés nazis, auxquels ils offrent refuge et protection. Il en va ainsi, en particulier, dans l'Égypte dirigée par le colonel Nasser. Les uns et les autres se trouvent soudés par une haine commune pour le Juif et pour l'État d'Israël.

Dans l'entourage de Nasser, un jeune lieutenant-colonel écrit par exemple en 1953, dans une lettre ouverte adressée à Adolf Hitler,

dont certains journalistes pensent à l'époque qu'il a survécu à l'effondrement du Troisième *Reich* et vit caché au Brésil :

« Je vous félicite de tout mon cœur : en dépit des apparences, c'est vous le véritable vainqueur [...]. Vous pouvez vous enorgueillir d'être devenu immortel. Et je ne serais pas étonné qu'un jour vous reveniez en Allemagne – vous ou un nouvel Hitler. »

Anouar el-Sadate, le signataire de ces lignes, succédera à Nasser en 1970 à la présidence de l'Égypte, avant de finir assassiné en 1981 par des membres du Jihad islamique égyptien. Entre-temps, il aura reconnu l'existence de l'État d'Israël et recherché avec lui un accord de paix.

Quittons à présent l'héritage de Godefroid de Bouillon et des croisades – un héritage qu'exploitera une nouvelle fois le président George W. Bush en déclarant, peu après les attentats du 11 septembre 2001 : « Cette croisade, cette guerre contre le terrorisme, prendra quelque temps. » Revenons à Degrelle enfant, puis adolescent. Il court nombre d'anecdotes à ce sujet, qui laissent dubitatif et dissimulent peut-être autre chose... Voyons.

En 1914, Degrelle a 8 ans lorsque débute le premier conflit mondial. Des soldats français, bretons pour la plupart, campent dans la grande maison bourgeoise qu'occupe la famille. Cependant, devant la progression des troupes allemandes, les Degrelle évacuent Bouillon et prennent la route... de Sedan. La ville, proche d'une vingtaine de kilomètres, est bientôt prise par l'ennemi. De retour dans la demeure familiale, les Degrelle y accueillent désormais, bon gré mal gré, l'état-major allemand. Les sept enfants et le couple dorment au grenier, tandis que la cave, riche en bourgognes, est largement pillée.

Quatre longues années d'occupation vont ainsi s'écouler, dont Degrelle dira :

« Je me cachais dans les jupes de ma mère comme tous les gosses de cet âge. »

En novembre 1918, après l'armistice, les Français reviennent à Bouillon, cette fois accompagnés d'Italiens et même de quelques Américains.

C'est sûrement un choc pour le jeune garçon, dont l'univers est pour le moins étriqué. En 1934, il racontera à Charles d'Ydewalle, brillant journaliste et futur résistant, ce qu'était le Bouillon de son enfance :

« Un univers clos, quelque chose au-delà de quoi il y avait ce que les Basques appellent les "ailleurs" et où on n'allait jamais. »

La visite à Bouillon du maréchal Pétain, le vainqueur de Verdun, peu après l'armistice doit certainement passer pour un événement de grande importance. Il se rend à la rencontre du roi d'Italie, venu lui-même saluer ses troupes stationnées aux environs de Maissin, non loin de Paliseul. C'est le jeune Léon, alors âgé de 12 ans, qui a été chargé de remettre des fleurs au grand homme. Puisqu'il est le fils d'un notable local, brasseur aux affaires florissantes, né en France, à Solre-le-Château dans l'Avesnois, et venu s'établir en Belgique au début du siècle, la chose est tout à fait crédible.

Mais il est plus difficile d'admettre que le maréchal, séduit par la figure avenante du garçon, ait alors gardé sa main dans la sienne pour effectuer en sa compagnie le tour de la ville. Cette promenade main dans la main, fin 1918, de deux futurs partisans de la collaboration avec l'ennemi lors du second conflit mondial paraît un peu trop prémonitoire pour être vraie.

Du même tonneau, si l'on peut dire, est l'anecdote suivante. Selon les uns, le père de Léon, Édouard, aurait bénéficié des faveurs de l'occupant. Livrant sa bière aux Allemands à des conditions exceptionnellement généreuses, il aurait pour cette raison vu ses cuves et brassins de cuivre échapper aux réquisitions de l'ennemi. Pour d'autres, au contraire, le brasseur utilisait ses déplacements avec la charrette à fûts pour faire passer des renseignements, recueillis à Arlon et transmis à Liège, relatifs aux mouvements des convois de munitions allemands en direction de Verdun.

Plutôt que d'envisager un père « collabo comme son fils », il est vraisemblable de voir en lui, plus simplement, un commerçant avisé autant qu'un patriote modéré. Il paraît difficilement concevable, dans une petite cité où tout le monde se connaît et où chacun s'enquiert des agissements du voisin, qu'un profiteur de guerre avéré ait pu, en 1918, relancer avec succès sa carrière de représentant du Parti catholique. Élu conseiller provincial du Luxembourg, il sera nommé député permanent à dater de 1925.

Autre anecdote également douteuse, qui se serait située à l'été 1913 : une bande de libéraux du cru auraient attendu, soigneusement cachés, le fils du catholique Édouard Degrelle, rentrant de la distribution des prix à l'école. Ceci, afin de déverser sur le costume immaculé du gamin une pleine cafetière de liquide bouillant. Attentat qui expliquerait sa haine inextinguible pour le Parti libéral.

Enfin, à 15 ans, désormais pensionnaire des jésuites au collège Notre-Dame de la Paix à Namur, l'adolescent aurait affirmé à son

père, qui le sondait au sujet de ses projets d'avenir un soir de novembre 1921 dans le préau de l'école : « Papa, je serai Premier ministre. »

Ironiquement, la même réplique est attribuée au jeune Paul Henri-Spaak, son adversaire politique de prédilection.

De son côté, le journaliste français Bertrand de Jouvenel, qui interviewera Hitler en 1936, voit en Degrelle un « dictateur des cours de récréation ». L'un de ces garçons, dira à son tour Brasillach, « autour de qui, dans les lycées et les collèges, on se range naturellement, qui font la loi dans la classe, que l'on aime et que l'on admire ».

Pourtant, dans son collègue namurois, ses condisciples surnomment le jeune campagnard « Amidon » : un détail qui ne cadre guère avec le portrait supposé de meneur extraverti qui aurait, dès les années de collège, imposé aux autres son autorité.

Nous soupçonnons que Degrelle enfant, puis jeune adolescent, ne correspondait pas du tout avec le portrait que ses admirateurs comme ses détracteurs se sont complu à tracer de lui *a posteriori*, au vu du tribun fort en gueule des années 1930 et 1940.

Au journaliste flamand Wim Dannau, qui l'interrogera longuement au début des années 1970 et lui posera tout à trac la question : « Alors, Léon Degrelle, qui êtes-vous ? », l'intéressé fera cette curieuse réponse : « Mes premiers pas dans la vie n'intéressent personne... »

De son propre aveu, comme au témoignage de tous ceux qui l'ont rencontré, ce n'est pourtant pas la modestie qui l'étouffe. C'est pourquoi sa réponse ne signifie pas nécessairement que, selon lui, ses années d'enfance ne sont pas dignes du moindre intérêt mais, peut-être, qu'elles « ne regardent personne », comme on dit. C'est-à-dire personne d'autre que lui.

Il semble que l'enfant Degrelle soit en réalité loin de ressembler à ce « dictateur des cours de récréation » dont une série d'anecdotes, qui laissent perplexe et dont il a souvent lui-même encouragé la propagation, entretiennent la légende.

Les poèmes de la *Chanson ardennaise*, que Degrelle rédige au sortir de la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il gît sur un lit à l'hôpital Mola, non loin de San Sebastian, et tandis que sa mère emprisonnée en Belgique se meurt, laissent peut-être transparaître par endroits, avec fidélité, ce que ressentait et même qui était cet enfant...

« On rentrait de l'école en courant, car les ombres
Rampaient déjà près des charrettes, des décombres
Nous avions peur des sangliers perdus, des loups

Qui cherchaient les enfants attardés comme nous.
On s'asseyait autour de la lampe à pétrole
À festons roses. On mangeait le vrai pain des champs.
Puis on allait chercher les cahiers de l'école
Et chacun inscrivait ses calculs en soufflant.
On se couchait très tôt. Nos longues robes blanches
Montaient. Et nos pieds nus avaient froid sur les planches.
Mais on dormait heureux, une croix sur le front,
Que la maman traçait en quittant ses garçons. »
Cette maman, sacralisée, parfois se confond, sous sa plume, avec
la Vierge, une Vierge étrangement sensuelle, et parfois avec l'odeur,
chaude et enveloppante, de la maison natale.
« La Vierge avait souvent, malgré l'air du dimanche,
Sa jupe retroussée hardiment jusqu'aux hanches,
Comme la relevaient les femmes pour trimer.
Ce corps était taillé dans un gros bois robuste.
On avait peint de bleu et de rouge le buste,
Un buste aux seins puissants, bâtis pour allaiter,
Comme les seins de la mère utile au foyer. »

Dans *Les Âmes qui brûlent*, recueil méditatif des années 1950, on
trouve ces lignes :

« Maison, forteresse et tendresse...

Sans la maman et la maison, dis-moi, mon âme, où serions-nous ? »

Comment le poète en herbe, qui à 13 ans découvrait avec enthousiasme Charles Péguy, comment cet enfant « solitaire et rêveur », que sa mère avait « deviné » et dont il fut toujours le « préféré », allait-il évoluer ? Pourquoi allait-il bientôt s'orienter vers la politique, ce garçon qui « courait à pas sonnants / Les matins noirs, par les ruelles du village... » ?

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos, par Alain Colignon	7
Avertissement	11
Première partie Un jeune homme pressé (1906-1939)	13
I Le testament de Godefroid de Bouillon	15
II Les quatre as	25
III Rencontres au <i>Vingtième Siècle</i>	37
IV L'impatient	51
V L'allée du Roi	63
VI Les amitiés dangereuses	69
VII Premiers faux pas	77
VIII Duel	87
IX La chute	93
Deuxième partie Un collaborateur zélé (1940-1945)	99
X L'homme qui mourut deux fois	101
XI Le revenant	117
XII Opération Barbarossa	129
XIII Le fils d'Hitler	139
Troisième partie Le fantôme espagnol (1945-1994)	149
XIV L'art d'accommoder les restes	151
XV La question juive	163

Épilogue	173
Annexe : Le témoignage de Daniel Olivier	177
Notes et références	181
Remerciements	205
Postface, par Jean-Louis Vullierme	207
Bibliographie	211
Index des noms de personnes	219